

9 > 27 MARS 2010

Théâtre des Quartiers du Monde

Revue de Presse

9 > 20 MARS
**La Guerre n'a pas
un visage de femme**

en alternance
Les Cercueils de zinc
MISE EN SCÈNE STÉPHANIE LOÏK

TRILOGIE SVETLANA ALEXIEVITCH

adaptation scénique
et mise en scène
Stéphanie Loïk
assistants à la mise en scène
Véra Ermakova et Igor Oberg
compagnonnage
Daniela Labbé Cabrera
création musicale
Jacques Labarrière
lumières
Lauriano de la Rosa
costumes
Mina Ly
régie son
Marc Bretonnière
avec
Christophe Carassou
Larissa Cholomova
Cécile Coustillac
Loïc-Emmanuel Deneuvy
Carole Guittat
Nikita Gouzovsky
Sara Llorca
Vincent Menjou-Cortes
Estelle Meyer

traduction
Sophie Benech
adaptation et mise en scène
Nicolas Struve
scénographie
Damien Caille-Perret
lumière
Pierre Gaillardot
régie
David Antore
avec
Christine Nissim
Stéphanie Schwartzbrod
Bernard Waver

23 > 27 MARS

Ensorcelés par la mort
MISE EN SCÈNE NICOLAS STRUVE

relations avec les publics

Marie Chailloux - Amandine Leroux - Anaïs Riquelme

01 43 90 49 45

r.p@theatre-quartiers-ivry.com

Centre Dramatique National du Val-de-Marne en partenariat
**Théâtre
des
Quartiers
d'Ivry**
www.theatre-quartiers-ivry.com

STUDIO CASANOVA 69 av Danielle Casanova M° MAIRIE D'IVRY 01 43 90 11 11

REVUE DE PRESSE
ENSORCELES PAR LA MORT
mise en scène de Nicolas Struve
d'après l'oeuvre éponyme de Svetlana Alexievitch

La Terrasse, juin 2009

Ensorcelés par la mort

Trois histoires individuelles de Svetlana Alexievitch broyées par l'Histoire de l'Union Soviétique et échouées sur le bas-côté de la route du Temps. Une dignité magistrale.

Dans une justesse lumineuse, un rituel rendu à la mémoire et à l'Histoire, Nicolas Struve crée *Ensorcelés par la mort* d'après le livre éponyme de Svetlana Alexievitch, construit à partir d'entretiens avec trois anciens membres du parti communiste d'URSS. Trois monologues pour trois récits de vie, deux femmes cinquantenaires, Margarita médecin et Anna architecte, et Vassili, homme plus âgé, membre du parti communiste depuis 1920. Ces figures, au début des années 90, ont tenté d'en finir avec la vie, toutes viscéralement liées à l'écroulement historique d'un monde. Ces camarades ont rêvé à un type parfait de société socialiste, un modèle politique dans lequel les citoyens seraient égaux. Un idéal moral et intellectuel capable de satisfaire les aspirations du cœur et de l'esprit comme celles du ventre qui crie famine. Margarita se souvient de sa gaieté d'enfance dans sa patrie bien-aimée : « *On croyait que demain serait mieux qu'aujourd'hui, et après- demain mieux que la veille.* » Restent les souvenirs du lilas en fleurs, des parades des gymnastes et de la liesse des fêtes populaires à la gloire de Lénine puis de Staline. La mémoire sélective oublie les arrestations et les caves pleines de la Loubianka.

Les révélations de ces vies sacrifiées forcent le respect

De son côté, le jeune Vassili apprend, plein d'espoir, que le régime soviétique travaille à donner une robe de soie à sa mère et des chaussures à talons à sa sœur. Il assiste aux exécutions sommaires perpétrées dans les campagnes par les soldats de l'armée rouge contre les koulaks qui ne veulent pas livrer leur blé. Ce sont les pauvres, les plus nombreux, qui ont suivi les bolcheviques. Quant à Anna, elle est née dans un camp, y passant douze années, privée de sa « mauvaise » mère, ennemie de la Patrie. Son fils lui reproche aujourd'hui d'avoir servi de cobaye pour une expérience inhumaine et dégradante. Ces militants d'hier subissent l'incompréhension des générations suivantes, la solitude, un sentiment d'humiliation, reconnaissant leur crédulité pour un avenir jamais venu dont ils sont les otages. Ces paroles ne sont pas perdues, les révélations de ces vies sacrifiées forcent le respect dans l'écoute du désenchantement, de la déception, de l'immense chagrin d'avoir été si lamentablement dupé. La mystification des dominés trompés par les dominants est d'autant plus cruelle que les premiers ont été poussés à collaborer à leur propre domination. Christine Nissim, Stéphanie Schwartzbrod et Bernard Waver, séparés dans des espaces découpés de lumière, foulent alternativement la scène de cette dignité magistrale qui transgresse la douleur. Ce sont des fragments de vie, des ombres d'existence racontant sobrement l'inouï. La faute coupable est insaisissable, si ce n'est ce rêve menteur de jours meilleurs qui rend aveugle.

Véronique Hotte

Dernières nouvelles de l'homo sovieticus

Vassili, Margarita et Anna y ont cru. Au Parti, au communisme, à l'avenir radieux. Ils ont vécu dans l'Union soviétique et au soir de leur vie, ils ont voulu en finir, se suicider. C'est cela que raconte « Ensorcelés par la mort ». Un grand livre et aujourd'hui un spectacle saisissant.

Une enquête qui dure des années

On connaît le travail de Svetlana Alexievitch sur les soldats soviétiques revenus (ou pas) d'Afghanistan (« Les Cercueils de zinc », Bourgois), sur les conséquences humaines de Tchernobyl (« La supplication », Presse pocket), ou encore sur la « grande guerre patriotique » (« La guerre n'a pas un visage de femme » et « Derniers témoins », Presse de la Renaissance). « Ensorcelés par la mort » (Plon) est une enquête sur le suicide qui met en scène des personnes-personnages plus ou moins âgées alors que l'union soviétique est en train de disparaître.

La méthode de celle qui fut d'abord une journaliste biélorusse, est toujours la même : pendant des années, elle enquête, sur son sujet en accumulant des témoignages de longue durée, le plus souvent en revoyant plusieurs fois la même personne. De chaque témoignage, elle fait un montage où la journaliste s'efface bien que sa présence ne soit pas masquée. Ce qu'elle articule, c'est d'abord une voix, celle d'un être humain forcément singulier. Ce sont des voix qui parlent et dont l'ensemble forme un chœur à la fois cohérent et hétéroclite car aucune vie ne ressemble à une autre.

Un chœur de voix singulières

Le point commun entre tous ces livres c'est que ces voix qui s'expriment et racontent le plus souvent des horreurs, parlent d'abord d'amour. C'est d'ailleurs le thème sur lequel Svetlana Alexievitch travaille actuellement, un livre que l'on attend depuis plusieurs années.

L'homme descend du singe, l'homo sovieticus descend de Lénine, de la révolution d'Octobre même s'il est né bien plus tard. C'est une « génération humaine unique » écrit Svetlana Alexievitch, « comme il n'en avait jamais existé et comme il n'en existera jamais plus ». Alors, née soviétique elle aussi, Alexievitch écoute intensément ces témoins d'un époque -celle des « mensonges sublimes »- qui « ont voulu mourir pour que vivent des fantômes ».

A part Lénine je n'ai plus rien

Le metteur en scène Nicolas Struve avait l'embarras du choix en ouvrant « Ensorcelés avec la mort ». Il a commencé par Vassili Petrovitch N. (c'est aussi avec lui que s'ouvre le livre), 87 ans (au moment où Alexievitch le rencontre au carrefour des années 90) et membre du Parti depuis 1920. « Comment vous expliquer par exemple, que toute ma vie, j'ai aimé le parti ? Oui, le parti, c'est ce que j'ai de plus cher au monde. C'est ma passion, ma vie », dit-il dans l'admirable et fluide traduction de Sophie Benech.

« A part Lénine, je n'ai plus rien. Si on me prend ma foi en Lénine, que me restera-t-il ? », dit-il encore. Il a aimé Staline mais il l'a aussi détesté. Sa femme a été arrêtée comme ennemie du peuple (et probablement fusillée), lui même a été arrêté puis libéré. Aujourd'hui il est déboussolé, il se sent trahi, il ne sait plus comment vivre, lui dont la vie était rythmée « par les plans quinquennaux ». Il a tué aussi, et cette mort l'obsède comme une ombre.

Le bégaiement de l'histoire

Suit l'histoire de Margarita Pogrebitskaïa, 52 ans, médecin, une petite sœur de Vassili. Et enfin celle d'Anna M, 55 ans, architecte, la plus étrange : « J'ai commencé par rêver que j'étais morte. J'ai fait ce rêve avant d'avoir envie de mourir, avant de songer à la mort. J'ai souvent vu des gens mourir quand j'étais petite, ensuite j'ai oublié », commence-t-elle. Un père arrêté en 37 (l'année des grandes purges), la mère un peu plus tard, l'enfant est envoyé dans un orphelinat. La première lettre qu'elle écrit, c'est à Staline. On lui apprend que sa vraie mère, c'est la patrie. Quand elle retrouve sa mère biologique (elle a plus de dix ans), elle se jette dans ses bras mais elles ne se comprennent pas. Devant Svetlana Alexievitch, Anna M. se met à bégayer comme elle bégayait lorsqu'elle était à l'orphelinat.

Bernard Waver, Christine Nissim et Stéphanie Schwartzkopf endossent ces personnages ou plutôt ils les tiennent par la main, en montrant tendrement la complexité, nous entraînent au cœur de ces êtres où la frontière entre la foi et l'aliénation est ténue. Le théâtre est aussi un art de l'écoute. Ils sont à l'écoute de leurs personnages comme Svetlana Alexievitch était à l'écoute de Vassili, Margarita et Anna.

Tsvetaeva de l'autre côté du miroir

Le spectacle se donne dans une cave au sous-sol de la Maison de la Poésie. Dans une seconde cave adjacente, Stéphanie Schwartzbrod, seule en scène, dit des lettres de Marina Tsvetaeva à un homme aimé Constantin Rodzevitch (traduites par Nicolas Struve qui signe également la mise en scène) et « Le Poème de la montagne » (contemporain des lettres) traduit magistralement par la regrettée Eve Malleret.

Dans ce poème, dit Malleret, « nous ne trouvons pas les capricieux méandres du désir, mais une femme implacable qui convoque l'homme qui l'a déçue devant le tribunal de l'amour ». On comprend que ce spectacle, par le passage de témoin de l'actrice magnifique qu'est Stéphanie Schwartzbrod, et par l'élan qui en jaillit (les mots de Tsvetaeva sont toujours ensorcelés de vie) est l'antidote de l'autre, l'autre face du miroir. Marina Tsvetaeva, elle, ne ratera pas son suicide. Ses écrits restent, bloc de fulgurances :

« Je ne veux pas de souvenirs, je ne veux pas de mémoire, se souvenir c'est comme oublier, on ne se souvient pas de sa main, elle est. Soit ! Ne me cède pas sans combats ! Ne me cède pas à la nuit, aux réverbères, aux ponts, aux passants, à tous, à tout. »

Jean-Pierre Thibaudat

Blog d'Edith Rappoport, conseiller théâtre, DRAC Ile-de-France – février 2009

ENSORCELÉS PAR LA MORT - Studio Théâtre de Vitry 6 février

D'après le livre éponyme de Svetlan Alexeievitch, mise en scène de Nicolas Struve Le Studio Théâtre de Vitry vient d'être rénové par l'équipe de Daniel Jeanneteau qui a pris la succession de Frédéric Fisbach depuis un an. Des gradins confortables ont été installés, l'accueil est chaleureux. Nicolas Struve, traducteur, comédien, metteur en scène que j'avais découvert il y a une dizaine d'années à Dijon dans un beau spectacle autour de Marina Tsvetaïeva s'est emparé de ces textes terribles et pourtant pas désespérés. Toute une génération entraînée dans la grande marée de la révolution d'octobre raconte son engagement forcené, sa foi dans Staline au travers des épreuves et les désillusions d'une fin de vie. Trois personnages clament une foi toujours vivante, leur espoir d'arriver à une société juste faite pour l'homme, « notre religion c'est un avenir qui ne viendra jamais ». Le spectacle s'ouvre et se referme sur les confessions d'un vieil homme, deux fois veuf qui se remémore son engagement aveugle et sa fois dans Staline « n'est solide que ce qui est bâti du sang », puis ses désillusions, l'arrestation puis la mort de sa femme, la sienne, sa déchéance du parti avant sa réhabilitation dont il conserve une grande fierté. Le récit de l'enfance dans un camp, dans un orphelinat d'une jeune femme séparée de sa mère jusqu'à l'adolescence, sa vie de mère impuissante à obtenir l'amour de ses enfants est conté avec une joie simple. Bernard Waver, Stéphanie Schwarzbrod et Christine Nissim portent ces paroles douloureuses de Svetlana Alexeïevitch sans pathos, avec une lumineuse force de vie.

Blog de Philippe Duvignal – février 2009

Ensorcelés par la mort de Svetlana Alexeïevitch, adaptation et mise en scène de Nicolas Struve.

Ce sont trois récits choisis parmi d'autres tirés d'entretiens qu'elle a recueilli dans les années 90. Cette journaliste de Biélorussie, maintenant bien connue en France- elle a notamment écrit des textes comme *La Guerre n'a pas un visage de femme*, *Les Cercueils de zinc* qui a souvent été adapté pour le théâtre, en particulier par Jacques Nichet, et *La Supplication* à propos des conséquences de Tchernobyl- est une empêchuse de tourner en rond et elle dénonce bien des choses innommables qui se sont passées dans son pays. C'est dire qu'elle est beaucoup appréciée par le pouvoir en place de Loucachenko.... Il s'agit ici de trois confessions douloureuses, celles d'un homme et de deux femmes qui ont voulu se suicider, sans doute pour échapper à leur atroce désillusion : la première, celle de Vassili Petrovitch N. , 87 ans, membre du Parti depuis 1920, " Le parti, dit-il, c'est ce que j'ai de plus cher au monde. C'était ma passion, mon amour". Il avait une foi inébranlable dans l'étoile rouge, dans Lénine et Staline, et il possédait une fascination sans limite pour cette utopie qu'était la création d'un monde nouveau. "Que notre monument commun- il cite Maiakowski- soit le socialisme bâti dans les combats". Comme si le rêve d'un monde meilleur et le sang des innocents allaient de pair ,et comme si la misère était un mal incontournable au nom de la Révolution. Il fut, comme tant d'autres,ensorcelé, victime consentante d'un système où le chantage, la délation et le meurtre étaient les bras armés d'un pouvoir qui ne se privait pas de les utiliser. Mais l'arrestation arbitraire de sa femme qu'il ne reverra jamais, les tortures un peu partout,l'extrême misère subie au nom d'un idéal, bref, le versant noir de cette utopie l'a placé dans une contradiction qu'il ne peut pas assumer. Il a, toujours cette foi dans le parti mais il cite Eschyle ou Euripide,(il ne sait plus):" Les hommes ne pourraient pas vivre si les dieux ne les avait dotés de la faculté d'oubli".Et lui, justement, il ne peut pas oublier, incapable de renoncer à tout ce qui a été sa raison de vivre quand il était jeune. Mais il est bien conscient qu'il est devenu très vieux, que les temps ont changé. Tous ses amis ont disparu! Résigné, seul, insomniaque et perclus de rhumatismes articulaires, il a essayé en vain d'en finir avec la vie qu'il aime tant...

Margarita Pogrebítskaïa, 52 ans, est médecin; elle aussi , possède un amour et une foi sans défaut pour son pays; elle avait juré, quand elle était komosol ,de donner sa vie, s'il le fallait, pour sa patrie. On lui avait tellement répété depuis son enfance que Staline était un grand camarade protecteur qui ne pouvait pas se tromper et que son pays était plus fort que tous les autres. Oui, mais... Comment concilier cette foi inébranlable dans le Parti avec les arrestations en pleine nuit, les pleins pouvoirs donnés à la police, les grossiers mensonges d'Etat? Son père, ingénieur agronome, a été victime innocente des répressions de 1937 et jeté en prison: on lui a cassé les dents et , suprême déshonneur, et à sa libération, on ne lui a même pas rendu sa carte du parti? Et bien sûr, devant tant de contradictions impossibles à assumer, elle n'arrive plus à aimer ,comme le dit , ce qui faisait partie d'elle-même?

Le cas d'Anna M. , 55 ans architecte ,est un peu différent mais elle a eu aussi une vie brisée dès ses premiers mois. Père et mère arrêtés, elle est internée avec sa mère pendant douze ans dans un camp stalinien au Kasakstan, dans des conditions épouvantables, puis placée dans un orphelinat où on ne lui a pas épargné les mauvais traitements. Très mal nourrie, battue, elle a eu le corps couvert de gale et de

furoncles. Avec, toujours, cette vie collective imposée et cette même dévotion obligatoire au petit père des peuples, debout au garde à vous pendant des heures, le jour de son enterrement. Elle a peur de tout et a acquis, dit-elle, une mentalité de détenue; elle n'a jamais pu communiquer avec ses enfants ni avec sa mère qu'elle retrouvera à seize ans. Prête au suicide, parce qu'elle a sans doute perdu toute confiance dans ses semblables, elle reste, en même temps, assoiffée du bonheur de la vie...

Au fond, ce que ces trois intellectuels ne peuvent admettre, c'est comment on a pu en arriver là, comment toute une population a accepté de telles horreurs et pendant si longtemps, à la fois victime et finalement complice à son corps défendant. Nicolas Struve a choisi des comédiens de grande qualité pour interpréter ces confessions: Bernard Waver, Christine Nissim, Stéphanie Schwartzbrod ; aucun sentimentalisme chez eux, mais une présence exceptionnelle et une sincérité que l'on ne voit pas tous les jours; ils disent les choses les plus insoutenables avec une sorte de grâce qui les illumine, parce que Nicolas Struve a su les diriger au plus juste.

C'est un comédien remarquable et c'est sa première mise en scène, mais il se révèle être un excellent directeur d'acteurs. Sur la scène presque vide du beau Studio Théâtre de Vitry, lieu d'expérimentation, installé dans une ancienne petite usine et dirigé maintenant par Daniel Jeanneteau, la vie est bien là, même si ce qui se dit tire parfois les larmes.

Sans doute, faudrait-il que Nicolas Struve revoie très vite la construction dramaturgique de ces quatre récits: le spectacle est beaucoup trop long (une heure cinquante) et devrait être absolument resserré: c'est indispensable et il y gagnerait encore en efficacité, et ce n'est ni long ni compliqué à faire.

A voir? Oui, absolument.